



Entre l'analyse et l'action politiques, Jean Potocki, voyageur “ éclairé ”

Daniel Beauvois

► To cite this version:

Daniel Beauvois. Entre l'analyse et l'action politiques, Jean Potocki, voyageur “ éclairé ”. Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIIIe siècle, Tome premier, Presses de l'Université de Lille/du Septentrion, pp.39-63, 1977, 2-85939-082-0. hal-01078061

HAL Id: hal-01078061

<https://hal.science/hal-01078061>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ENTRE L'ANALYSE ET L'ACTION POLITIQUES,

JEAN POTOCKI, VOYAGEUR «ÉCLAIRÉ»

Quelles peuvent être les réflexions politiques d'un voyageur entre 1784 et 1805, si celui-ci est comte et polonais ? Dans quelle mesure les facteurs temporel, social et national conditionnent-ils la réflexion de Jean Potocki, dans les tribulations qui le mènent successivement dans l'Empire Ottoman, la Hollande, le Maroc, la Basse Saxe, le nord du Caucase et la Mongolie, pour ne citer que celles dont il a écrit une relation ? Que devient la culture cosmopolite, le rêve universaliste d'une élite éclairée face aux bouleversements sociaux et politiques de la fin du XVIII^e siècle ? L'attitude politique de cet éminent représentant d'une Europe des Lumières qui pense et s'exprime en français se forme et évolue à travers et grâce à ses voyages : le suivre, c'est découvrir l'un des exemples les plus révélateurs de l'aboutissement des Lumières (1).

Ne nous y laissons pas prendre : il est de bon ton de feindre le détachement, d'affecter que l'on se trouve à mille lieues de son domaine pour un simple «changement de paysage», pour une «partie de plaisir» qui n'a d'autre but que la douce jouissance du «rêveur solitaire» (2). Le lecteur sagace retrouve, sous la discrétion quant aux buts des voyages de Potocki, qui n'a d'égale que sa retenue toute classique devant la tentation de l'épanchement sentimental, des indices qui ne trompent pas. Jusqu'en 1795, la Pologne existe comme nation, elle a un roi, que la thèse de Jean Fabre nous a révélé dans toute sa complexité. Jean Potocki est, sinon un familier, du moins un correspondant assidu du roi. La politique, quand on appartient à la famille des Potocki, est plus qu'un goût, c'est une habitude atavique. On a beau se piquer de science, d'érudition, de littérature, l'appel du sang est toujours sous-jacent : «je n'ai nulle ambition, ni pour moi, ni pour ma famille» dit Jean Potocki, en 1790, cependant les voyages qu'il entreprend alors ont pour avantage «le plus essentiel... de me rappeler à moi-même ces temps de gloire où mes ancêtres ont été chargés du soin de défendre l'État» (3). Voici donc un grand seigneur qui voyage sans jamais

perdre le sens de ce qu'il est et de ce qu'il représente dans les pays qu'il visite. Aucune morgue, la tranquille et souriante assurance, jusque vers 1792, d'appartenir à une nation au passé glorieux et la fierté de la servir. Or il ne sied point au voyageur qui se veut diplomate de divulguer les raisons de ses déplacements, le public qui lit ses relations n'a pas à connaître les arcanes de la diplomatie. Mais, au détour du récit, voici le reflet d'une activité qui n'a rien de «touristique». Sur le bateau qui le conduit de Rhodes à Alexandrie, la fièvre qui le ronge l'empêche de voir le paysage, mais point d'entendre le «bruit du canon qu'on tirait pour me faire honneur». En Hollande, les dangers de la guerre civile ne balancent pas la nécessité d'aller rechercher à Rotterdam des «papiers importants». Les attentions dont il est entouré dès son arrivée au Maroc : mules de service, gardes du corps, réception de chaque caïd, précautions pour lui éviter toute fatigue trahissent l'hôte de marque dont la simple curiosité n'est pas le but.

Avant de réfléchir sur la politique, Jean Potocki la vit. On sait que, partant pour la Turquie, il était investi d'une mission, ce qui n'a rien de surprenant quand on songe à l'intérêt suscité par la Porte parmi les puissances (4). Le bateau qui amène Potocki à Constantinople est russe : le dangereux voisin de la Pologne a acquis, depuis le 10 juin 1783, de nouveaux droits en Mer Noire qui ne laissent pas d'inquiéter les diplomates (5). Volney est allé en Syrie et en Égypte deux ans avant Jean Potocki et, si l'on en croit Jean Gaulmier, Vergennes n'était pas étranger à ce voyage. La connaissance de la langue turque désignait spécialement Potocki pour une reconnaissance de l'Empire Ottoman. Après avoir rédigé le discours d'introduction de Pierre Potocki, nouvel ambassadeur de Pologne auprès du Grand Seigneur (6), il se dirige vers Alexandrie où il est l'hôte de Mure l'aîné, Consul de France, l'un des hommes les mieux informés et les plus actifs dans l'extension de l'influence française en Égypte. On comprend la reconnaissance que Potocki lui témoigne si hautement à la fin de sa relation (7). La Pologne était en droit d'attendre de la Porte des relations de bon voisinage, la province de Podolie n'était-elle pas limitrophe des possessions turques de l'époque et l'ennemi commun n'était-il pas le Russe ?

Les raisons objectives du voyage en Hollande restent obscures, mais le voyage au Maroc s'inscrit encore, semble-t-il, dans la même activité diplomatique d'une Pologne qui, en 1791, a retrouvé pour quelque temps, une vitalité extraordinaire. Jean Potocki quitte brusquement la capitale polonaise alors que la Constitution du 3 mai vient d'être proclamée selon ses vœux : le pouvoir royal se trouve non pas ébranlé, comme en France, mais consolidé. La

structure et l'itinéraire du voyage de Potocki au Maroc laissent peu de doute quant à son but : un voyage inattendu, bref (deux mois), entièrement construit autour de la rencontre avec le sultan (une longue attente, l'entrevue, un départ rapide) tout laisse à penser que Stanislas-Auguste a tenu à prendre rang parmi les puissances, à affirmer son nouveau pouvoir, en déléguant auprès du nouveau sultan du Maroc, un représentant de son pays. Cette précipitation fut d'ailleurs le fait de tous les pays car Muley Jessid «signifia aux consuls européens à Tanger, venus le complimenter à Tétouan, qu'il ne donnait que quatre mois aux Puissances qu'ils représentaient pour renouveler par un ambassadeur leur traité. L'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et les autres puissances s'empressèrent de le féliciter sur son avènement au trône par des ambassades extraordinaires et par l'envoi de présents très considérables» (8). Notre hypothèse se trouve confirmée par l'importance qu'accorde Potocki à l'énumération des somptueux cadeaux qu'il offre au sultan et à sa suite (sous la date du 4 août, à Salé), il se comporte en cela exactement comme les ambassadeurs de Suède ou de Hollande dont les listes de cadeaux rituels font l'objet de rapports diplomatiques français (9). Le roi de Pologne a, par ailleurs, prié Potocki d'acheter des pièces de collection qu'il destine à son cabinet (10). Le caractère officiel de ce voyage semble donc évident.

Associé à la renaissance du pouvoir en Pologne, habitué à la fréquentation de hauts dignitaires, Jean Potocki parcourt le monde et se forge une vision de la politique très personnelle. Comment ce type d'homme supportera-t-il le naufrage polonais de 1795 ? Toute la réflexion du voyageur dans la période où il reste polonais laisse augurer des conditions de ce passage. Avant d'analyser la pensée de Potocki citoyen russe examinons donc celle du comte polonais.

Lorsque Potocki visite la Turquie et l'Égypte, il a 23 ans. Né en Pologne, éduqué en Suisse, soldat en Autriche, il a déjà beaucoup vu et éprouvé, il a participé sur les vaisseaux de l'Ordre de Malte à la «caravane» (c'est-à-dire au cabotage) et à la course contre les barbaresques, vu la Lybie et la Tunisie. Quand il publie la relation de ce voyage, en 1788, à Paris (11), son expérience politique est considérable, mais la leçon qu'il en tire est ambiguë. Le voyageur semble éprouver quelques difficultés à faire coïncider le réel, ce qu'il voit et vit, avec l'idée préconçue, toute littéraire qu'il en avait. Une double postulation se dégage ainsi, que l'on retrouvera dans les voyages suivants. D'une part la certitude que l'Orient est la source de toute sagesse, l'attrance d'un primitivisme idyllique préservé et figé hors du temps, et de l'autre le dur constat de la barbarie, du désordre. La part de l'élément abstrait et idyllique

est beaucoup plus grande dans le voyage en Turquie que dans celui du Maroc. Le premier envisage la politique avec un détachement qui révèle plus une attitude fondamentale, de caractère et de classe, qu'une réflexion profonde, tandis que le second n'est plus qu'occasionnellement idyllique, nous verrons les raisons de cette évolution.

Il y a, dès le début, chez Potocki, une empreinte de Rousseau qu'il ne parvient jamais à effacer, même quand l'évidence de la réalité pourrait l'y aider. Quittant l'Ukraine, il salue le souvenir des cosaques privés de leurs libertés traditionnelles par Catherine II et s'apitoie sur la disparition de cette communauté indépendante : «phénomène singulier et peut-être unique dans l'ordre civil». La corruption qu'il observe à Constantinople ne peut le faire renoncer au schéma rassurant qu'il a apporté avec lui : «les Turcs jadis féroces et guerriers paraissent enfin être revenus à cette humeur douce et tranquille qui distingue les nations de l'Asie.» Le Turc respecte les animaux, soigne les arbres : «Enfin, la confiance mutuelle, rétablie entre l'homme et les animaux, semble ramener quelquefois l'observateur à l'enfance de la nature» (Lettre X). Cette harmonie rêvée n'a rien de commun avec, par exemple, le tableau des horreurs de la famine au Caire que Potocki juxtapose simplement ici. Ces «rues jonchées de vieillards, de femmes et d'enfants nus exténués par la faim et défigurés par une maigreur effrayante», ces affamés auxquels il est même impossible de faire l'aumône, par crainte de les voir s'entredéchirer, tout cela est le fruit de la spéculation des Beys. Ce sont eux qui exposent aux plus graves dangers la prospérité commerciale des *Francs*, eux qui entraînent leurs factions dans des guerres sanglantes, eux encore qui détournent l'eau du Nil nécessaire à l'irrigation, obligeant ceux qui en sont privés à la voler et leurs femmes à se prostituer. Comme cette réalité est loin de l'Age d'Or ! Comment juger un régime que l'on voudrait louer et qui n'est que blâmable ? Voici encore Potocki parti sur des chemins où le voyageur ordinaire n'ose guère s'aventurer : il assiste à une fête chez un notable, bien décidé à renoncer au préjugé des chrétiens qui ne voient dans les Turcs que «les destructeurs des objets de leur culte», mais les mœurs de cet empire sont décidément à l'image de celles de ses maîtres : un ballet de jeunes éphèbes déguisés en filles lui fait découvrir le règne de la pédérastie. Les «défilés obscurs», où il s'engage ensuite, lui révèlent l'ivrognerie et la drogue. Juger est décidément impossible. Dès ce moment Potocki révèle une attitude politique dont il ne s'écartera parfois, brièvement, que pour y revenir bientôt. Il se persuade que, pour survivre dans cette incohérence, le Turc a trouvé le seul remède possible : le repli

individuel, «le bonheur de la vie privée et surtout le repos». Aucun système donc. Une méfiance irrépressible à l'égard des gouvernants. A ce premier stade de son évolution Jean Potocki, qui a déjà choisi pour modèle Volney, n'ose pas encore partager la hardiesse de celui-ci : les supputations politiques du *Voyage en Syrie et en Égypte* s'étant révélées fausses, il note prudemment : «l'homme de lettres....., du fond de son cabinet, hasarde des idées politiques, calcule les forces des souverains, dit ce qu'ils peuvent et ignore ce qu'ils veulent et plus encore ce qu'ils voudront dans la suite.....». Cette circonspection empêche toute conjecture concrète, de même que le Turc concret empêche toute réflexion tant soit peu consolante. Ce sont donc les Turcs mythiques qui seront chargés, en de brefs apologues insérés dans le récit de voyage, de présenter, vaille que vaille, une morale souriante et de définir la seule attitude politique concevable. Ce recours à la fable traditionnelle dit le degré d'abstraction de cette morale. L'observation directe d'une scène d'extase chez les membres d'une secte religieuse, les derviches rifaïs, fait douter le voyageur quant aux lumières qu'on peut attendre de ce peuple. La superstition, cette monstruosité de l'esprit humain, se manifeste en ces derviches avec la même force que chez les convulsionnaires de St Médard (Lettre IX), c'est donc dans une parabole pseudo-orientale que Potocki exprimera la nécessité, coûte que coûte, de l'Espérance : toutes les religions se valent pourvu qu'elles aident à vivre, qu'importe que la mine creusée soit de cuivre ou d'étain, si le mineur croit y trouver de l'or ? (Lettre VII *Le procès de Draco*) (12). L'Orient des *Mille et une nuits* vaut décidément mieux que celui de 1784 : comment, par exemple, s'accommoder de ce sombre mouvement de navires chargés d'esclaves que le voyageur croise en mer ? L'esclavage est ici, comme il le sera au Maroc, dans les mœurs, et s'indigner serait bien inutile : le consul Mure lui-même utilise des esclaves sans ménagement (13) et le sage Volney ne s'offusquera pas d'en voir, en Amérique, chez Jefferson car, dira-t-il en 1795, «la philosophie consiste à supporter les abus qu'elle ne peut empêcher, plutôt que de causer de graves désordres». Le même principe guide les apologues inclus par Potocki dans son récit : le *Voyage de Feirouz* nous dit que le bonheur est en nous-mêmes, la chanson de Zeila nous convie à une morale de l'instant et le *Songe de Tomrut* souligne l'inévitable conséquence des princes : le meilleur conseiller ne saurait détourner un prince d'accomplir ses folies, ni la guerre d'éclater. Le pouvoir porte en lui-même un élément irrationnel, aveugle et destructeur.

Avouons que cette attitude pêche non seulement par son

abstraction, mais par son imprécision. Trois étapes capitales vont donner au voyageur l'occasion d'élargir son champ de réflexions : Amsterdam, Paris et Varsovie vont successivement lui permettre d'observer le gouvernement des hommes dans un cadre non plus oriental et insaisissable, mais européen et familier. Seule la première étape fait l'objet d'un récit en règle (14), le séjour à Paris, le plus long, ne laisse de trace que dans les idées, quant à l'expérience varsovienne, elle se trouve transposée dans l'itinéraire imaginaire du *Voyage de Hafez* (15), les réflexions du Voyage au Maroc ne viendront que compléter cette évolution et fixer à peu près définitivement les traits de la physionomie politique du voyageur, traits qui ne feront que se creuser par la suite.

Las d'observer «ce repos qui console les peuples esclaves», Potocki est tourmenté pendant quelques années par un problème qui ne se pose qu'aux peuples policés, celui de la liberté. La liberté est-elle possible ? Qu'est-ce que la liberté ? Comment la gagner ? A vrai dire ces questions sont pour lui, au départ pour Amsterdam, toutes rhétoriques. S'il accepte, avec curiosité, de découvrir cet hip-pogriffe, là où il paraît se manifester, c'est plutôt pour s'assurer de son caractère mythique, car le scepticisme, affirmé en Égypte, persiste et s'affirme quand il décide d'aller, en septembre 1787, observer comment ces diables de bourgeois hollandais vont bien pouvoir maintenir leur fronde face à la puissance conjuguée des Orange et de l'armée de Brunswick : «j'ai cru la guerre civile un spectacle digne d'arrêter un voyageur». Notre jeune comte, qui a pris, par ailleurs, goût aux études scientifiques, vient donc se livrer à une observation *in vivo*, mais, comme les expériences du temps ne vont pas sans dilettantisme, il reconnaît que, peut-être, des détails lui échapperont. Au moins se tiendra-t-il «aussi près de la scène que peut le faire un spectateur». Avant même d'avoir vu, il révèle, pourtant, la force de son préjugé contre ces bourgeois qui excitent sa curiosité : il s'arrête à Delft et médite dans l'église sur le tombeau de Guillaume I : aussitôt reparaît la notion de l'irrationalité du pouvoir. Ce tombeau, par une vertu quasi-mystique, lui apparaît comme le symbole de la cohésion du peuple hollandais. Sa puissance symbolique, l'ordre qu'il représente, sont donnés comme préférables aux arguties politiques : «les objets de cette espèce, peu importants en apparence, mais agissant immédiatement sur les sens, déterminent souvent les hommes bien mieux, que les raisonnements abstraits sur la puissance législative et la puissance coactive et le meilleur gouvernement possible». Essence sacrale du pouvoir et dérision des tentatives pour y échapper : quelques années plus tard Potocki ne craindra plus de l'exprimer franchement en

mettant le nouveau vocabulaire politique dans la bouche de son bouffon *Cassandra démocrate* (16). Bien plus que pour «les actions très peu mémorables où se sont déjà distingués» les bourgeois, Potocki dit sa répugnance pour la *populace*. C'est d'elle que vient le plus grand danger : «on vit ici dans une défiance continuelle de la populace qui se met en fureur au seul nom d'Orange et d'ailleurs ne demande qu'un prétexte pour piller». Cette «multitude inconsiderée» sème la discorde parmi les insurgés : «il y a aussi des combats sanglants entre les paysans et les bourgeois», aussi tout ce beau désordre aboutit-il, selon une logique insidieusement suggérée, à hâter le ralliement général aux Orange et aux Prussiens ; Potocki met une cocarde orange à son chapeau et plutôt que de solliciter le sauf-conduit qu'il se flatte d'obtenir facilement de Brunswick, il assiste aux suites inévitables et regrettables du désordre : «quelques furieux» voulant rompre les digues, on fait des concessions qui déchainent la joie du «peuple», des «poissardes», «juifs», «portefaix», «charpentiers de vaisseaux», «matelots» et «autres gens de cette espèce». Il y a des «massacres affreux» dans le quartier juif et l'on doit «faire feu sur la populace jusqu'à trois fois». «J'ai rencontré deux troupes qui marchaient avec des drapeaux, mais il m'a paru que ce n'étaient que des ivrognes....»

Ainsi s'achève l'expérience de la liberté hollandaise. Potocki l'avait pressenti d'emblée : la discussion politique n'engendre que la mésentente et appelle la lutte. Or le sang n'est jamais justifié au regard de la félicité publique. Et surtout, étant entendu que la populace n'a pas d'existence civile, le bourgeois n'a pas assez d'énergie pour renoncer au luxe. L'opulence hollandaise, où chacun collectionne les porcelaines rares et les joujoux d'or, est incompatible avec les sacrifices immenses — comme l'ouverture des digues — qu'exigerait la liberté. Trêve donc de rêveries. La liberté qu'il avait cru pouvoir observer n'existe pas : ni chez les Hollandais, ni chez les Anglais «qui ne sont qu'un peuple constitutionnel», ni chez les Américains qui «vont se donner un protecteur», ni chez les Suisses car «les stupides pâtres des petits cantons ne valent pas l'honneur d'être nommés». Peut-être, dit-il en se plaçant dans la perspective historique de Montesquieu, a-t-elle existé dans Rome et la Grèce, mais ce n'était «qu'à la faveur du culte le plus fanatique et le plus sanguinaire». Pourtant loin d'entraîner le désespoir, cette situation amène le voyageur à formuler, pour la première fois, des principes positifs. Après Voltaire, après Montaigne qui, déjà, savait que «le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre», il propose que, «dans ce siècle de philosophie», «les cœurs calmés» s'adonnent à des «jouissances paisibles». La raison de

vivre en société sera la «*Liberté individuelle*», «cette espèce d'égalité qui fait que chacun est quelque chose et sent la dignité de son être». Chacun pourra vivre selon ce principe, car la société dispose désormais d'un régulateur et d'un frein qui, par son lent et puissant travail, garantit son équilibre harmonieux, à savoir l'*Opinion*, qui «ne renverse point les trônes, mais en abaisse les marches».

A l'issue de ce voyage, mûri encore par le bouillonnement d'idées qui précède la réunion des États Généraux à Versailles, Potocki apprend que son propre roi a accepté d'abaisser les marches de son trône et inauguré un dialogue avec le vaste parti dit «patriotique». Pendant quatre ans une Grande Diète va bouleverser la vie politique polonaise. Potocki, élu nonce à cette diète, renaît à l'espoir et fonde toute son action sur son expérience de voyageur : «je connais peu mon pays, mais je connais les autres. Je ferai des comparaisons et j'ose déjà promettre des résultats consolants» (17). Pour la première fois Potocki n'aura plus à réfléchir à l'occasion de quelque obscure mission diplomatique, mais, fort de sa foi en l'*Opinion*, à dialoguer avec le roi, à répercuter pour lui la rumeur publique, à agir. En fils par excellence des Lumières, le voyageur se fait publiciste et imprimeur. Une foule de libelles sort de sa plume et une quantité de livres, interdits jusqu'alors, sortent des presses de son *Imprimerie Libre*. L'énorme activité de Potocki dans ce domaine est au cœur des problèmes de notre colloque, mais, nous limitant aux voyages, laissons à d'autres le soin de révéler cette page trop importante dans l'histoire de la diffusion des Lumières (18). Notons, cependant, que ce jeune aristocrate qui a déjà vu tellement de régimes, qui n'est dans son propre pays que de passage, parce qu'il est, avant tout, citoyen du monde, ne conçoit l'action politique que dans le mouvement, dans le constat *de visu* des réformes à entreprendre. Grande est sa déception de voir ses concitoyens prendre ce mouvement pour de l'agitation et son application pour une toquade : «j'ai fait un voyage dans les provinces pour y acquérir de nouvelles lumières sur mon système de défense.... mais à mon retour j'ai trouvé que l'on ne s'était occupé que de la forme et de la longueur de mon habit polonais....» (19). Il est pourtant persuadé que ses voyages lui ont enseigné une relativité irremplaçable, il dénonce la duplicité de la Prusse à un moment où tous les Polonais la croient favorable à leurs intérêts, il sait, lui, que de même que l'Arabe et le Turc ne sauraient coexister, le Polonais et l'Allemand ne peuvent s'accoutumer l'un à l'autre (20). Les «comparaisons» qu'il promettait à ses concitoyens lui montrent qu'il est une liberté plus vaste que la liberté individuelle : son expérience rejoint le relativisme de Montesquieu pour qui

«chacun a appelé liberté le gouvernement qui était conforme à ses coutumes ou à ses inclinations». La Pologne doit enfin retrouver un visage propre.

La réflexion politique de Jean Potocki, à ce moment de sa vie, est un point culminant dans l'innovation, elle est à cent lieues de cette vision d'une Pologne exsangue que présentaient Montesquieu ou Voltaire, elle est au diapason du puissant renouveau politique des dernières années de la Pologne indépendante. Pour bien marquer la liaison avec la réflexion du voyage en Hollande, Potocki, éditant ce voyage dans son *Imprimerie Libre*, y adjoint une sorte de post-face consacrée à ce que l'on pourrait appeler son «voyage en Pologne». Oubliant les tristes résultats observés en Hollande, acteur et non plus spectateur, il se prend à croire, semble-t-il, à la possibilité de changements réels. On a trop répété que la Pologne était un nid d'anarchie, aussi les plans d'action qu'il propose marquent-ils une conception de la liberté radicalement nouvelle. Montesquieu avait dit : «L'indépendance de chaque particulier est l'objet des lois de Pologne, et ce qui en résulte, l'oppression de tous». Potocki affirme, lui, que la liberté que veulent désormais les Polonais a changé de sens, c'est la situation où «l'homme, n'en voyant nul autre au-dessus de lui, devient lui-même tout ce qu'il peut être». Par cette simple formule Potocki se hisse au niveau de l'un des réformateurs les plus hardis de son pays, Hugo Kollataj, pour qui la liberté était inséparable des possibilités de promotion sociale. L'Europe doit être prévenue de ce changement : «Je sais et il est important que les étrangers sachent qu'une pareille entreprise a de grandes difficultés», dit-il. En effet, dans un pays où 72% de la population est paysanne et serve, il propose aux grands propriétaires, à cette noblesse qui représente 8% du pays, d'émanciper individuellement le paysan en lui accordant la liberté de déplacement. La possession de la terre par les nobles ne saurait être remise en question, mais la nécessité d'une mobilité sociale, d'une représentation de la bourgeoisie à la diète sont proclamées. Même si l'égoïsme de classe reste latent, dans le calcul selon lequel «l'existence d'un tiers état qui consomme et ne cultive point ne peut qu'être avantageuse» à ceux qui tirent profit de la terre, force est bien de constater que notre sceptique a brusquement découvert la pointe la plus avancée du libéralisme nobiliaire. Pour lui, comme pour Kollataj, les critères de la participation à la vie publique doivent être l'*utilité* et les *lumières*, Voltaire est loin, qui répugnait à transformer d'utiles cordonniers en d'inutiles maîtres des requêtes !

Hélas, la réalité, une fois de plus, diffère radicalement des

principes théoriques, Rousseau en avait pourtant bien averti les Polonais «On ne doit pas oublier ce que j'ai dit dans le *Contrat Social* de l'état de faiblesse et d'anarchie où se trouve une nation tandis qu'elle établit ou réforme sa constitution». La nouvelle déception qui s'empare de Potocki semble être d'autant plus profonde qu'il a voulu plus rapidement appliquer des principes que Rousseau, dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, ne donnait à introduire que progressivement. Une nouvelle fois, le décalage entre la réalité et l'idéal va s'exprimer en fable : le *Voyage de Hafez* transpose, en un itinéraire imaginaire, le chapelet de déceptions de l'auteur. Hafez-Potocki avait cependant réfléchi sérieusement au moyen de sauver son pays, il avait très soigneusement étudié le chapitre XI des *Considérations sur le gouvernement de Pologne (système économique)* et tout ce qu'il préconise avait été reconnu pour bon. Hafez reconnaît, avec Rousseau, qu'une activité industrielle parfaite n'est pas gage de bonheur, ni de prospérité : les hexaèdres des abeilles ne valent pas mieux que les enveloppes papyracées des guêpes. «Fomentier le luxe matériel» n'est pas un but en soi avait dit Jean-Jacques, ce qu'il faut éviter c'est de taxer stupidement les denrées : Hafez dénonce, de même l'absurdité des interdits douaniers. Le philosophe genevois se demandait «Est-il sûr que l'argent soit un bon gouvernement ?» Hafez renchérit que l'argent, surtout celui obtenu par la spéculation des manufacturiers, n'est que source de misère pour les ouvriers : exténués de travail pour le profit d'un petit nombre, ils sont à la merci des banqueroutes fréquentes de leurs patrons. Que la Pologne — le peuple de Mossoul, dans ce voyage allégorique — assume pleinement sa vocation de pays d'agriculteurs, sa prétendue faiblesse se transformera alors en une arme redoutable. Qu'elle cultive son blé et refuse de l'exporter : l'abondance viendra d'elle-même. C'est pour avoir trop cru Rousseau jusque dans le port de l'habit traditionnel que Potocki-hafez dit son dégoût de la réalité observée à Varsovie : Vertu et politique n'ont rien de commun, la bienfaisance de Hatem ne lui vaut que des ennemis, l'égoïsme freine les changements : le petit bourgeois inerte et indifférent vague à son négoce, et aux grandes dames «toute privation de luxe, même momentanée, n'est pas seulement proposable». Dans l'enthousiasme auquel il a cédé, il a rêvé d'absolu, quelle erreur ! «La plus heureuse révolution.... ne tient jamais tout le bonheur qu'elle promettait, mais au contraire amène seulement une manière d'être, différente, à la vérité, mais toujours également mêlée de bien et de mal». Le voyageur imaginaire redécouvre dans son périple ce que Potocki avait déjà vu en Hollande : le règne d'hommes comme ce «parleur

de café» qui «avait la voix aigre et le regard haineux», la fourberie et la friponnerie, l'intolérance enfin, l'«esprit de parti». Hafez-Candide ne trouvera de repos que dans le jardin des délices de Medjenoun, seule l'étude solitaire charmera ses jours.

Le séjour au Maroc marque, pour le voyageur, un retour à une sérénité relative, mais l'expérience politique qu'il en tire le confirme dans son attitude — la liberté lui apparaîtra bien plus encore, comme un leurre après qu'il aura vu son négatif le plus pur : le despotisme du sultan. Rousseau, certes, n'est pas encore complètement révoqué en doute et Potocki visite ce bastion occidental de l'Islam dans l'esprit de Jean-Jacques parlant du régime du Grand Seigneur, régime imparfait disait Rousseau : «Tout y dépend également, d'un vizir, d'une favorite, d'une intrigue de sérail mais.... il y règne, avec bien moins de lumières et de finesse, plus de droiture et de bon sens» (Conclusion aux *Considérations*). Potocki se flatte de même, en arrivant (3 juillet 1791), que la cour de Maroc soit de race purement arabe «sans mélange de turquerie», la simplicité et l'égalitarisme doivent donc y régner. Comme en Turquie, il va s'ingénier à découvrir quelques vertus civiles chez les princes de cet empire. Mais les *Recherches historiques sur les Maures* de Louis Chénier, qu'il a manifestement bien étudiées, ne sont pas faites pour idéaliser sa vision. Invinciblement, ses observations politiques, qui constituent l'essentiel de son récit de voyage, se ramènent au tableau d'un despotisme aveugle et tournent au dénigrement. Loin de présenter la décomposition du pouvoir qu'il observe comme l'antipode de la civilisation, vision rassurante pour l'Occidental qui avait été celle, au début du siècle, avant Voltaire, d'un Marsigli présentant l'*Etat militaire de l'Empire Ottoman, ses progrès et sa décadence*, Potocki glisse, en un curieux amalgame, vers une mise en question du pouvoir en général, de toutes les formes de pouvoir. La relativité prend ici un sens très dissolvant. Les expériences hollandaise, polonaise et marocaine se conjuguent en un doute profond quant à la possibilité même d'une politique. La sauvagerie du barbare ne vient que confirmer la méfiance en la barbarie latente du civilisé. Un tel scepticisme a peu d'exemples à cette date. Ce n'est pourtant pas faute d'un effort d'approche originale du problème qui était au centre de tous les voyages orientaux de l'époque (22). Potocki enrichit même le débat. Pour Montesquieu l'Islam est la proie du despotisme tandis que Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs*, le terme de *démocratie militaire* serait plus approprié. Notre voyageur, quant à lui, pense que «l'on a bientôt dit qu'un gouvernement est despotique, aristocratique ou démocratique. Ces trois mots ont été jusqu'à présent fort commodes à la paresse des

auteurs et c'est dommage seulement qu'ils n'apprennent absolument rien au lecteur» (le 6 août, à Salé). Jean Potocki se méfie désormais des mots. Il a pu se convaincre ailleurs du décalage entre les mots et leur contenu réel, aussi son analyse de l'état des forces politiques, au Maroc, se présente-t-elle en termes sociologiques, c'est-à-dire nouveaux. Quatre groupes sociaux différencient la vie marocaine : les nomades et montagnards qui ne supportent qu'un régime patriarcal ; Fez et les villes maritimes, comme Salé ou Tétouan, gardent la «politesse et les arts des anciennes dynasties» ; les Noirs forment la garde prétorienne du despote ; le despote enfin qui incarne l'absurdité et le désordre. Sultan et calife à la fois, c'est-à-dire détenteur d'un pouvoir temporel et spirituel, il ne se maintient que par la pression de la terreur, déléguée à d'innombrables chérifs. Les anecdotes du règne de Mulay Ismael et de Sidi Mohamed, empruntées à L. Chénier, le cèdent en absurde et tragique bouffonnerie à celles qu'il rapporte sur Mulay Jessid. Cette société, que l'on a dite savamment «de type segmentaire et convergent» (23), tient toute entière, pour Potocki, aux caprices de cette marionnette cruelle qui expédie les affaires de l'État, chaque jour, pendant une heure, à cheval au milieu de sa Cour. Il n'est que de lire cette pénible succession d'exécutions sommaires, de bras et de jambes coupés, d'yeux crevés, de corps décapités, de luttes intestines sans fin, pour comprendre le nouveau dégoût de notre voyageur : un peuple soumis à un tel dément ne peut avoir la moindre cohésion, nous sommes dans un «chaos politique d'où l'on ne verra peut-être jamais surnager l'esprit d'ordre et de constitution», «mais les bons musulmans en gémissent et il est impossible que cela dure» annonce-t-il (le 14 août, à Larache). Même la famille juive qu'en bon fils des Lumières il essayait d'arracher à ce régime barbare n'obtient pas le droit à l'exil.

La leçon de ce voyage semble boucler la boucle du scepticisme initial et foncier de Potocki : le repli personnel devant l'incohérence observée en Égypte s'exprimait avec un sourire gracieux ; le même conseil revient dans le *Voyage dans l'Empire de Maroc* édité en 1792, mais l'aigreur se mêle au sourire et l'action politique qui avait, un moment, atteint un paroxysme se dissout dans l'affirmation de quelques principes généreux qui excluent l'engagement. Ainsi, à force de recherches, a-t-il fini par trouver qu'en certaines circonstances le Marocain de ses rêves, conforme à la vision rousseauiste, pouvait se manifester : dans Tanger assiégée, sous une pluie de bombes, il a vu des gens que leur «vie simple», leur «soumission à la nécessité» rendaient indifférents au danger. Cette constatation appelle une opposition aux implications politiques :

l'«État de simplicité» de ces Marocains est, en effet, donné comme une vertu civile autant que domestique, il apparaît comme le garant de l'harmonie que sont incapables d'assurer à l'Europe les politiciens qui, eux, vivent dans l'«état de prétention». Reprise dans la conclusion du voyage, cette distinction se développe encore : la politique n'est qu'un jeu vain, une «intrigante activité», fruit de l'ambition qui débouche toujours sur la guerre. La vanité des ministres, qui «vivent d'importance», empêche l'établissement de cette paix générale dont tout le siècle a rêvé, avec l'abbé de Saint Pierre, et dont le «culte devrait être le seul catholique, c'est-à-dire le seul universel». Ainsi réfugié dans l'utopie, notre aristocrate blasé se berce encore de l'illusion que la «civilisation» va arrêter un mouvement dont il ne sent plus les pulsions : il se réjouit de deux nouvelles lues dans les gazettes : «l'aréopage français» a eu la «sagesse» de ne pas tenir compte de la fuite du roi à Varennes et la Russie va conclure la paix avec la Turquie. Dans sa satisfaction de voir le peuple poloné cesser d'égorger le peuple barbare, il ne voit pas que cette paix va permettre l'égorgeage de sa Pologne natale.

C'est à Hambourg, en 1795, que paraît le *Voyage dans quelques parties de la Basse Saxe pour la recherche des antiquités slaves et vendes* et l'on serait bien en peine de trouver dans ce texte, où l'érudition se mêle à l'anecdote, le moindre débat politique clairement exprimé. Cet «apolitisme» délibéré, attitude politique par excellence, prend tout son relief au rappel des faits de l'époque : la liberté dont Paris s'enorgueillit n'a été acquise qu'au prix de la «félicité publique», ce qui est payer trop cher un bien qui ne devrait être que l'embellissement de la vie. L'antinomie liberté-bonheur aboutit, pour six ans, au refus de l'action politique, car il est un point sur lequel Potocki ne suit pas Rousseau : pour celui-ci les Russes «regarderont toujours les hommes libres comme il faut les regarder eux-mêmes, c'est-à-dire comme des hommes nuls, sur lesquels deux seuls instruments ont prise : l'argent et le knout» ; or Potocki disait au roi, dès 1788, «nous sommes les alliés naturels de la Russie», on imagine donc avec quelle mollesse il s'oppose à l'entrée de ce peuple civilisé dans la République de Pologne. Il est parmi les premiers à consoler le roi, ulcéré par le second partage de son pays : Stanislas-Auguste a agi selon la sagesse, il a au moins évité la confiscation des grandes propriétés polonaises et n'est-ce pas l'essentiel ? «La fortune publique était perdue et Votre Majesté a sauvé les fortunes particulières.... Je suis persuadé que dans peu tout le monde Vous rendra justice», écrit-il au roi, en précisant sa conduite personnelle : «De toutes manières, je ne veux plus me mêler de rien et il ne sortira de ma solitude que des livres et des

dessins». Voici donc comment l'expérience des déceptions rapides, des dégoûts successifs, engendre un sens de la relativité tellement large qu'il fait tout accepter, tout assimiler. Les Lumières se présentent ici dans une version particulièrement asthénique, qui est celle des aristocrates polonais, hostiles à toute violence, à tout désordre, dont le souci primordial est de retrouver l'harmonie et de préserver leurs biens. Est-ce à dire que le voyage en Saxe ne puisse rien nous apporter sur le débat intérieur que poursuit Potocki ? Certes non, car malgré son indifférence au sursaut de sa patrie, aux efforts désespérés de Kościuszko, la démarche même du voyageur demeure liée à la politique. Ce «non-dit» idéologique trahit une tentative pour trouver un nouveau centre de gravité, pour s'intégrer, le plus vite possible, à une communauté plus vaste que la patrie, notion pernicieuse qui divise les hommes. Le citoyen du monde tente désormais de se rattacher à un ensemble plus universel que la patrie : la grande tribu des Slaves. Jusqu'à la fin de sa vie ses livres vont montrer les identités, les similitudes et non plus les différences. Le cosmopolitisme devient le moyen de s'élever au-dessus de conflits considérés comme mesquins. Au Potocki qui disait, en 1788 : «le patriotisme pur et sans mélange de haine ou d'ambition est un sentiment si élevé que rien n'y peut atteindre» (24), va désormais s'opposer le Potocki que la création du Duché de Varsovie laissera froid : «le patriotisme y est (en Pologne D.B.) une maladie que chaque génération doit s'inoculer. Je suis né au milieu de cette épidémie qui a ruiné mes pères. Ensuite je m'y suis ruiné et puis je vois la ruine de la génération suivante» (25). Plutôt que de s'engager dans une réflexion sur la Grandeur et Décadence de la Pologne, il remonte à une origine commune des peuples slaves dont il cherchera désormais la trace des bords de l'Elbe aux contreforts du Caucase. Au moment où Fichte et Hegel vont entrevoir la réunion des peuples allemands, Potocki imagine celle des peuples slaves : cette démarche ne peut être qu'historique, et, avant Hegel, Potocki demande aux faits observés du passé de restituer une «Substance de l'Histoire», un fil conducteur qui pourra renouer les lambeaux d'une culture unique. Par l'usage qu'il fait de l'archéologie, de la linguistique et de l'ethnographie, il inaugure des études qui bientôt seront à la base d'une théorie politique qui, dans des variantes teintées de différents nationalismes, sera le panslavisme. Il ne lui manque que l'appui d'un gouvernement pour encourager ces études de pionnier : il le déplore dans le voyage en Saxe comme dans celui du Caucase : ce n'est que vingt ans plus tard, lorsque les Russes auront leurs premiers théoriciens en ce domaine que des Polonais influents

comme Czartoryski comprendront la valeur politique de recherches de ce genre : «la branche slave qui se hâtera, la première, d'établir les liens scientifiques avec les autres et, la première, prouvera l'unité primitive, se familiarisant avec les antiquités, gagnera sans coup férir aux yeux des autres la palme de la primauté pour sa propre littérature et sa propre langue» (26), écrira Czartoryski en 1818.

Faute d'être reconnu parmi les siens, Potocki va intégrer ses voyages ultérieurs à la politique de la Russie, pays où se trouvent désormais ses terres. En dédiant un ouvrage historique à Catherine II, il espère obtenir la possibilité d'aller étudier les peuples du Caucase, il caresse même l'espoir d'être associé à la gloire du général Zoubov dont il deviendrait volontiers l'historiographe (27). Loin donc de se replier définitivement dans l'étude, comme il l'annonçait, Potocki cède, dans cette deuxième période de sa vie, à un nouveau besoin d'action. Curieusement, c'est même dans ce pays d'adoption qu'il côtoie, de plus près que jamais, le pouvoir, et le *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, effectué en 1797-1798, mais rédigé une dizaine d'années plus tard, témoigne du souci de l'État qui grandit en lui. La pose du «promeneur solitaire» s'exclamant «Adieu Europe livrée aux troubles, je vais me reposer dans la tranquille et paisible Asie», ne trompe pas plus le lecteur que l'isolement studieux du savant historien se comparant à Archimède, tué sans broncher pendant un calcul. La vie politique s'impose au voyageur dans toute son omniprésence : il a beau rêver d'«ignorer les choses du monde actuel», il doit convenir qu'«aujourd'hui l'antre le plus sauvage n'est point à l'abri des nouvelles du temps et les bruits des gazettes font, une fois la semaine, retentir les échos du Caucase aussi bien que ceux des Alpes et des Pyrénées». La politique russe, surtout s'impose à lui et son voyage, sur ce plan, lui laisse une impression d'inassouvissement qui apparaît à sa rencontre avec le général Zoubov, rentrant de «sa» guerre de Perse, tandis que lui, descend la Volga. Paul I, qui règne alors, a ordonné ce retour du chef de guerre et les démarches de Potocki, à Moscou, pour visiter le théâtre des opérations sont restées vaines. Il s'était pourtant spécialement fait députer par la noblesse de Braclaw (Podolie) au couronnement du tsar, aussi tout ce que lui dit Zoubov est-il accueilli d'un «cœur navré». L'ambition caressée d'assister aux succès des armes russes, des armes de ce grand peuple slave qui l'a accueilli, lui fait regretter la «perte de tant de notions nouvelles que le sort, dit-il, semblait m'avoir destinées».

Comment expliquer ce passage inattendu ? Du rêve de paix universelle qui couronnait le voyage au Maroc, de l'horreur pour la

violence qui avait entraîné le retour aux sources slaves, voici des regrets dûs à la fin d'une guerre. Quel bel exemple de «pragmatisme des Lumières» ! Le temps n'est plus aux chimères. Voyager a été longtemps, pour Potocki, un moyen de réflexion personnelle, d'accumulation d'expériences visant au perfectionnement de la Philosophie. Il s'agit maintenant plus modestement, mais plus efficacement, de tirer des profits concrets des observations. Sans doute la coïncidence est-elle frappante avec l'évolution de Volney qui rédige, en 1795, ses *Questions de statistique à l'usage des voyageurs*. Reprenant une idée de Quesnay, Volney estime que le voyageur se fera avant tout statisticien, dressera des inventaires et se pénétrera de son utilité publique. C'est exactement le but que se fixe Potocki et le but qu'il fixe à son élève Klaproth (28) : «peut-être ne fera-t-il pas aussi bien, mais il en approchera». Les instructions qu'il donne à Klaproth le répètent quatre fois de suite : il faut être *utile*, rien n'est désormais plus noble que la description des pays traversés, car «qui rapporte des notions justes sert essentiellement l'État». On devine que ce voyageur nouveau ne se contentera plus d'élucubrer sur la liberté ou le meilleur gouvernement possible. Sa mission est exprimée sans ambage : les peuples observés peuvent-ils être gouvernés à la russe ? En d'autres termes, le voyageur sera essentiellement chargé de reconnaître «le peuple le plus propre à la civilisation». Après plusieurs voyages dont il n'a tiré, sur le plan politique, que des spéculations, Potocki retrouve ainsi le langage des colonisateurs français du milieu du XVIII^e siècle tant vantés dans l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. L'idée poursuivie est celle de l'administration à introduire : Michèle Duchet a bien montré ce processus dans la formation des colonies françaises d'Amérique ou d'Afrique (29), il s'agit, à travers le compte-rendu détaillé des faits raciaux, des rites, des langues, de constituer un «plan de civilisation» qui dissimule à peine un expansionnisme territorial et économique dont le bien fondé apparaît comme indubitable. Timidement au Caucase, ostensiblement en Chine, Potocki renonce à la politique abstraite, et manifeste que le voyage devient, par excellence, l'instrument exploratoire de la conquête. Le service public, raison d'être de l'homme éclairé tel que l'avaient conçu Condorcet ou Lavoisier, exige que l'on mette toutes ses facultés au service de l'État. Il s'agit désormais d'organiser la connaissance, d'intégrer la science à la politique et de constituer un faisceau tendant au service de cet intérêt supérieur. Le voyage au Caucase est donc, avant tout, une vaste enquête conçue selon une «grille» de problèmes déjà toute moderne. Les conditions de vie des régions visitées sont soigneusement notées, les

centres commerciaux décrits, les usages étudiés, les rapports sociaux analysés et, déjà, des changements sont préconisés.

Deux facteurs retiennent surtout l'attention de Potocki sur le plan politique : la pénétration du Caucase et le contact avec ses habitants. De nombreuses notations concernent donc l'état des routes et les moyens de locomotion : bêtes bâties, chevaux et chameaux, particularités des chariots tatares, dont les essieux ne sont pas graissés et grincent horriblement. Le mode d'habitat, les campements ou les bourgades sont soigneusement consignés pour donner un visage cohérent à cette zone mal connue. La nécessité de nouvelles cartes est soulignée : Potocki tente, selon son habitude, de synthétiser les données antiques avec celles qu'il observe : Strabon reste aussi valable qu'Hérodote ; Ptolémée est digne de confiance quant au tracé qu'il indique pour la Kouma ; chaque indication est précieuse en cette époque où le sud de l'Empire russe n'est encore connu que par les cartes de Beauplan dessinées au XVII^e siècle. Les rares défilés qui permettront une pénétration vers la Transcaucasie sont soigneusement recensés, décrits et comparés avec ce qu'en disent Pline, Strabon et Ptolémée. La description de ces «Portes Sarmatiques» ne manquera pas son but : lorsque sous Nicolas I, la conquête du Caucase reprendra, Pouchkine, accompagnant le général Ermolov, en 1829, aura en main le récit de Potocki (30). Quant au contact avec les habitants, Potocki est parmi les premiers à le subordonner à la connaissance de la langue. Il parcourt steppes et montagnes en notant les particularités des dialectes entendus, il constitue ainsi des vocabulaires tchetchenses, tcherkesses, ossètes, et comprend qu'une connaissance pratique est indispensable à ceux qui veulent servir l'Empire. La désaffection momentanée de Paul I pour ces questions ne l'arrête pas, il ne cessera désormais de le répéter : il faut former des spécialistes : «un mot de la Cour ferait merveille».

Ces prémisses définies, Potocki peut, de détail en détail, nous faire saisir le «plan de civilisation» qu'il suggère à la Russie. Comme Buffon, il ne doute pas du droit de «civilisation» des peuples policés à l'égard des peuples primitifs, tout son effort tend donc à souligner la «barbarie» des habitants du Caucase, tout en distinguant le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire en isolant ce que cette sauvagerie contient de civilisation en germe. L'historien qu'il est fonde ainsi sur la nécessité du Progrès ce que Michèle Duchet appelle «l'humanisme de la conquête». On s'étonnera d'autant moins de trouver sous sa plume un reflet si fidèle de la volonté d'expansion russe qu'il met un point d'honneur à rapporter tous les témoignages des administrateurs russes qu'il rencontre. Or

ceux-ci sont presque tous des généraux, il donne complaisamment leurs noms, en notant qu'il a été leur hôte. Il n'est donc pas surprenant de trouver dans ces récits d'origine militaire un portrait des indigènes peu flatté. Cette circonstance s'aggrave encore du fait que Potocki, privé du laisser-passer qui lui aurait permis d'aller voir vivre ces peuples dans leur cadre naturel, doit souvent se contenter d'en voir quelques spécimens captifs dans les forteresses dont il suit la ligne. La situation de ces prisonniers n'appelle aucun commentaire, par contre ce qu'ils disent de leurs mœurs et les mots qu'ils emploient sont avidement notés. Leur sort n'est pas du tout mis en question : «J'ai vu dans la forteresse des otages des nations Osses ou Ossètes, des Ingouch et des Tchetchenses, les uns étaient mourants et d'autres dans un état de convalescence qui ne laissait pas beaucoup d'espoir» déclare-t-il au poste de Latchourin, où l'a conduit le général Kisseliev. Ces traitements sont normaux : n'y a-t-il pas des Russes en esclavage chez les Kirghiz, qui sont battus et marqués au fer chaud s'ils tentent de fuir ? Une succession infinie d'atrocités vient prouver à quel désordre sont livrés les peuples caucasiens. Loin d'établir le calme comme le khan de Grande Boukharie qui «était sagement sa puissance d'une dose de théocratie, parlant toujours au nom du Coran», les régimes limitrophes sont la proie de l'anarchie la plus noire : «Les Persans considèrent la cruauté comme une des prérogatives du pouvoir. Ils pensent que sans cruauté il est impossible de régner en Perse». En Arménie et en Géorgie des princes sanguinaires font crever les yeux, couper les mains, enlever le bétail. Les Tchetchenses ont le pillage dans le sang, ils enlèvent et massacrent tout ce qui est russe. Le même spectacle appelait au Maroc des réflexions désabusées sur l'absurdité du pouvoir, il entraîne maintenant une suggestion d'intervention de la nation civilisée et civilisatrice. Cette «balance politique du Caucase» est par trop incohérente : «Les politiques du Caucase prétendent que le royaume de Géorgie ne peut exister longtemps, à moins qu'il n'ait recours à la protection des Turcs, remède qui est peut-être pire que le mal». Potocki ne dit pas encore que la seule protection envisageable est celle de cette puissance qui a si récemment mis fin à l'«anarchie polonaise», mais on le devine. La tâche sera d'autant plus facile que le Caucase offre des possibilités de «civilisation» très favorables. Tous ne sont pas comme ce cheikh Mansour, fait prisonnier en 1791, et mort à Schlussembourg, qui a dû sa réputation à son «fanatisme». (glissement de sens caractéristique : le fanatique n'est plus, comme pour Voltaire, le sup-pôt de la superstition opposé à la Raison, mais l'ennemi de cet ordre raisonnable qu'incarne la Russie.) Il existe, au contraire,

quelques communautés particulièrement susceptibles de perfectionnement, telle cette Koubitchi, cette «Genève du Caucase, foyer de Lumières et d'industrie», sur laquelle on peut faire fonds. Les Tcherkesses, de même, malgré leur désordre qui rappelle «l'Europe au traité de Westphalie» ont des structures organisables car «il n'en est pas moins vrai que tout cela est soumis à un véritable droit public et qu'il n'y manque que des Grotius et des Puffendorf pour mettre en œuvre d'aussi beaux matériaux. Il suffira à cet heureux législateur de supprimer le «Faust-recht» qui règne partout, alors viendra le temps où fleuriront des exploitations prospères comme les vignes ou le magnifique haras du général Saveliev. Que la Russie forme donc systématiquement des civilisateurs comme ces *herrenhuter* qui joignent à leur mission évangélique, la connaissance des Kalmouks et de leur langue, et elle sera prête à dominer l'Asie.

Car c'est bien à cela que notre voyageur «éclairé» rêve désormais d'amener la Russie. Les opinions rapportées du Caucase lui valent l'estime du prince Czartoryski, ami du nouveau tsar Alexandre I, et bientôt ministre des Affaires Étrangères. Potocki apparaît maintenant, de plus en plus, comme le grand théoricien de la politique orientale de la Russie. Le général Tsitsianov aussi bien que les «jeunes amis» du tsar tiendront compte bientôt, du «grand plan du Comte P(otocki)» (31) et ce plan débouche en apothéose sur l'*Expédition en Chine*. L'Europe, pendant la paix relative du Consulat français, se livre à une nouvelle course aux débouchés commerciaux : l'abbé de Pradt publie, en 1801, ses *Trois âges des colonies*, Bonaparte tente vainement de rétablir l'esclavage à Saint Domingue, la Hollande et l'Angleterre se disputent des possessions et tentent d'affermir leur pouvoir en Asie du Sud-Est. Potocki profite beaucoup des théories de l'ambassadeur de Hollande à Saint Pétersbourg, Dirk van Hogendorp qui, après un séjour de 16 ans à Batavia, a rédigé un *Exposé de l'état actuel des possessions de la République Batave aux Indes Orientales* (32), où il insiste tout particulièrement sur la nécessité de «principes d'un système d'administration». Potocki trouve chez cet interlocuteur la pointe la plus avancée des théories colonialistes de l'époque : «Mon zèle pour le bien public est allé, l'hiver dernier, jusqu'à me lier avec Hogendorp et même à lire ses ouvrages, écrits en hollandais. Les lumières que j'y ai puisées trouveront ici leur application» écrit-il en Sibérie. De fait, les idées politiques qui guident Potocki sur la route de la Chine témoignent d'une grande avance sur leur temps, tant en Russie qu'en Europe. Ce n'est qu'après 1815, dans le sillage de Benjamin Constant, que ce pragmatisme politique ressurgira en

France et où de Pradt pourra écrire : «les colonies sont le Nil de l'Europe», «Tout goût européen qu'on donne à une terre équivaut à une nouvelle découverte de cette terre. Or c'est dans ce sens que nous entendons les rapports mutuels du commerce et de la civilisation, et l'appui qu'ils doivent se prêter» (33). Il n'a pas tenu qu'à Potocki que la Russie ne se dote, dès 1805, de l'empire colonial qui ne devait être le sien que vingt ans plus tard. Le Rêve est d'un mégalomane certes : «mon système asiatique.... sera pour moi ce qu'était le testament politique du cardinal de Richelieu, de Mazarin et de je ne sais combien d'autres fameux politiques», mais d'une grandeur incontestable : Alexandre I apparaît comme l'empereur éclairé opposé aux nations qui se livrent aux troubles révolutionnaires. Seule la Russie est la dépositaire des Lumières, mais au lieu de les accueillir, elle doit désormais les répandre : «Sa Majesté, en appelant des savants, en fondant des universités, rend, pour ainsi dire, la Russie héritière des Lumières et des longs travaux des autres nations. Mais n'est-il pas juste que la Russie ait aussi des objets d'échange ?» Fier «de voyager avec le nom de Russe et des titres à le porter», Potocki souligne en toute occasion son zèle, et ne cache plus ses ambitions politiques personnelles : il vise la direction des affaires asiatiques du ministère, il le répète plusieurs fois très haut, tandis qu'il approche de la Mongolie. Les réflexions que lui inspire ce voyage aux frontières de la Chine s'ordonnent dans la correspondance avec le ministre Czartoryski, en un système où la diffusion des Lumières dans leur dernier avatar, c'est-à-dire le commerce, glisse insensiblement à un impérialisme non dissimulé (34).

La nécessité d'apprendre les langues orientales est répétée, mais elle se double maintenant de suggestions concrètes ; de même, le commerce avec les Chinois exige un réseau d'agents diplomatiques le long de la frontière. Potocki est devenu sensible au développement économique : le rousseauisme de Hafez est loin. L'industrie naissante en Sibérie, loin de lui apparaître comme une cause de famine pour les ouvriers, éveille son admiration pour les nouveaux héros du développement russe tel ce Mejor qui «est véritablement un homme de génie» parce qu'il a édifié une quincaillerie prospère. «En général le tiers état en Russie (c'est-à-dire la bourgeoisie d'affaires, D.B.) sent tout le prix des Lumières» note-t-il à Tobolsk, en voyant les marchands réclamer un gymnase et aller au théâtre (pour y voir, il est vrai, une piètre pièce de Mercier). Évidemment ce développement ne va pas sans entraîner chez les âmes sensibles quelques regrets quant à la situation de la main d'œuvre, quant à celle des indigènes de Sibérie et, de façon générale, aux victimes éventuelles d'une expansion trop rapide hors des frontières de

1801. Potocki balaie ces objections avec assurance. Pourquoi introduire le machinisme en Sibérie ? L'on aurait bien tort de se mettre en peine de ces «méthodes que le bon marché de la main d'œuvre et l'abondance du minerai font rejeter à bon droit». Cette main d'œuvre, faite surtout de bagnards, dans les mines d'or, appelle, certes, une commisération mêlée d'ironie pour ces «gens à narines fendues» dont «le crime est presque toujours une suite de la misère», il n'empêche que : «j'ai voulu, dit-il, être informé de leur état et je l'ai trouvé presque trop fortuné». «Sans esclaves, pas de colonies» avaient dit Raynal et de Pradt. Pour ce qui est des indigènes de Sibérie, pourvu que l'on s'approprie leurs terres selon un plan méthodique, «systématique», c'est-à-dire rationnellement délibéré, ils ne peuvent qu'y gagner : «Ce serait un moyen de mettre les Ostyaks au nombre des hommes, car aujourd'hui, vivant de poisson cru, buvant son sang, baignés dans son huile, ils ne diffèrent guère des loutres au milieu desquelles ils vivent». Potocki n'a que mépris pour ces «philanthropes» qui «disent que la Russie ne doit point s'étendre.... Cependant les Américains qui sont le peuple le plus moral à nous connu, prennent les terres des sauvages quand elles leur conviennent».

Tel est l'aboutissement d'une pensée qui, vingt ans plus tôt, s'attendrissait sur des Turcs proches de «l'enfance de la nature». Rousseau se voit renié allègrement car, de toutes façons, «toute souveraineté remonte à une usurpation. La morale des souverains consiste à faire le bien de leurs sujets au moindre détriment des voisins et surtout à avoir un système, sans quoi la politique n'est plus qu'un jeu de passions». La Raison ainsi comprise n'est plus que la raison d'État. Sa logique permet de justifier toutes les annexions : du fond de la Mongolie, Potocki ne voit pas que les affaires d'Occident occupent tout entière la politique russe, aussi le «système» qu'il expose au cours de ce dernier voyage restera-t-il un rêve, mais un rêve prémonitoire. Au cours du XIX^{ème} siècle ce réalisme du capitalisme naissant s'affirmera pleinement. L'armée russe passera le Caucase et fixera, comme il le prédisait, la frontière à l'Araxe et alors «il n'y aura plus rien à demander aux Persans». L'impérialisme triomphant qu'il préconisait s'affirmera et l'on pourra reprendre l'hymne de triomphe qu'il se préparait en 1805 : «Voici qu'un peuple guerrier et policé s'est projeté sur tout le cinquante cinquième degré et de ces latitudes élevées, il menace également la Chine et les Indes, ces deux grands pivots du commerce de l'Europe».

Entre la réflexion sur les pays visités et l'action sur ces pays, telle se présente l'attitude de Jean Potocki. Ces relations de voyages ne rendent pas compte de la totalité de sa pensée politique, mais elles en expriment l'essentiel.

L'attitude réflexive et analytique quant aux divers gouvernements possibles, à la liberté, au rôle de l'opinion, à la promotion sociale, domine dans la «période polonaise» du voyageur. Le mythe littéraire d'un Orient idyllique voisine alors, sans s'y mêler, à la description sans complaisance de l'Orient concret, mais l'un comme l'autre sont donnés en exemples à méditer. La réalité montrée, même critiquée, demeure extérieure et n'appelle pas l'engagement. Ordre ou désordre sont considérés avec le recul nécessaire à la leçon utile, à l'édification de théories universellement valables.

Ayant quitté un État faible, Potocki s'intègre ensuite, de mieux en mieux, à un état fort. On assiste alors, sur le plan politique, à une dépréciation des mots qui équivaut à un retournement radical de l'idéologie. Plus de débat théorique. Le civilisé n'a plus besoin de leçons. Sa supériorité est indiscutable et son devoir est de l'affirmer. La civilisation n'est plus un état, c'est un acte, celui de civiliser. Le fanatisme n'est plus la superstition, c'est le refus d'une Raison qui, elle aussi, a changé de sens, puisque raison d'État. La réflexion politique procurée par les voyages sert à l'élaboration d'une politique coloniale, à l'intégration de tous les moyens connus d'investigation dans une volonté d'expansion économique et territoriale. Napoléon montrait alors à l'Europe comment les Lumières pouvaient déboucher sur la volonté de puissance, les Russes retiendront la démarche analogue — quoique toute intellectuelle — de ce seigneur polonais qui leur aura montré combien était court le chemin qui mène du cosmopolitisme à l'impérialisme.

Daniel BEAUVOIS

NOTES

- (1) Cet essai reprend plusieurs éléments de notre introduction aux *Voyages* de Jean Potocki à paraître.
- (2) *Voyage dans l'Empire de Maroc fait en l'année 1791*, 6 septembre 1791.
- (3) J. Potocki. *Essai de logique*, note finale. Bibliothèque de la P.A.N. Cracovie, man. 1652.
- (4) E. Krakowski cite à ce propos, sans référence, une lettre d'Adam-Casimir Czartoryski à notre voyageur. cf. E. Krakowski. *Un témoin de l'Europe des Lumières Jean Potocki*, Paris, 1963, p. 87.
- (5) Les Français suivent avec inquiétude la situation au Moyen Orient. cf. *Stipulations insérées dans le traité de commerce conclu entre la Porte et la Russie le 10 juin 1783 et calquées sur les articles de nos capitulations avec le Grand Seigneur renouvelées pour la dernière fois en 1740*. Arch. Nat. A.E.B. III 19, n°65, 10 X 1784.
- (6) Grzegorzewska z Goskowskich. *Pamiętnik* — Mémoires — (en polonais). Varsovie 1889.
- (7) J. Potocki. *Voyage en Turquie et en Égypte fait en l'année 1784*. Post-scriptum à la lettre XX. Bonaparte a utilisé 15 ans plus tard les renseignements de Volney, mais aussi ceux de Mure, l'hôte de Jean Potocki. On lit, dans l'état de service de ce consul, qu'il a servi 19 ans en Égypte où «il a eu à lutter continuellement contre la prépotence et l'avidité des Beys» — situation bien peinte par Jean Potocki — et qu'il «a provoqué contre eux l'expédition du Capitan Pacha en 1786. Peu de temps après, les Cours de Vienne et de St Pétersbourg ayant déclaré la guerre à la Porte, il exposa au ministère les motifs qui devaient nous déterminer à occuper l'Égypte. Les circonstances étaient alors bien plus favorables que celles où cette expédition a été faite... Ce plan fut remis dans le temps au Premier Consul». Arch. Aff. Etr. Personnel. 1ère série, T 53, p. 222.
- (8) *Précis historique de la conduite du citoyen Du Rocher, Consul de la République Française à Maroc, chargé de la négociation d'échange des prisonniers à Gibraltar*. Arch. Aff. Etr. Personnel, Mémoires et documents. Maroc, p. 483.
- (9) *État du présent fait par l'ambassadeur de Suède au roi du Maroc* (joint une lettre de Chénier en 1777) — *État du présent fait au roi du Maroc par le commandant hollandais*. Idem, pp. 456-458. Les cadeaux de la République Française à Muley Jessid, d'une valeur de cent mille francs, confiés à Du Rocher, ne parvinrent jamais, le nouveau sultan s'étant fait tuer. Idem. Personnel, 1ère série, T 27. La Russie suit également de près l'évolution du Maroc. Cf. A. Dzinbinski, *Maghreb a Rosja w ostatniej ćwierci XVIIIw. i na pocatku XIX*, Le Maghreb et la Russie dans le dernier quart du XVIIIe et au début du XIXe s., dans *Przegląd historyczny* T. LXV, 1974, n°1, pp. 47-60 (en polonais).
- (10) Lettre de F. Blanca ministre des Affaires Étrangères d'Espagne à Morski, ambassadeur de Pologne à Madrid du 12 VIII 1791. Bibliothèque Ossolineum, Wrocław, manuscrit 923 (en espagnol).
- (11) Paris, Royez, 1788, in 12°, 146 p. Seconde édition à Varsovie. 1789. augmentée du *Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787*.

- (12) Le thème de la mine creusée, par des voies différentes, dans la certitude de la totalité d'un trésor, rejoint l'idée de *Nathan der Weise* de Lessing (1778) où trois fils croient posséder une vraie bague d'or alors que leur père a mêlé deux fausses bagues à son legs. C'est aussi le ressort du *Manuscrit trouvé à Saragosse* : le trésor des Gomelez.
- (13) Voir comment le consul de France traite l'esclave noire de son épouse dans ses lettres du 23 IX et 1 XII 1784. Arch. Nat. AE BI Lettres reçues d'Alexandrie T 113.
- (14) Jean Potocki. *Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787*, publié dans le même volume que la seconde édition du *Voyage en Turquie*, Varsovie 1789.
- (15) Publié conjointement avec le *Voyage dans l'Empire de Maroc fait en l'année 1791*, sous le titre de *Voyage de Hafez*, récit oriental, à Varsovie, 1792.
- (16) *Recueil de Parades représentées sur le théâtre de Lancut dans l'année 1792*. Varsovie. 1793, p. 73.
- (17) J. Potocki. *Essai de logique*. Conclusion. op. cit.
- (18) M. Jozef Szczepaniec a publié un travail sur l'activité de l'*Imprimerie Libre* pendant la diète de quatre ans, aux éditions de l'Ossolineum de Wrocław.
- (19) J. Potocki. *Essai de logique*. Note finale. op. cit.
- (20) J. Potocki. *Essai d'aphorismes sur la liberté*. Varsovie, 1790, p. 10.
- (21) J. Potocki. *Ne quid detrimenti Respublica capiat*. Mémoire au roi. 18 IV 1788. Bibliothèque de la P.A.N. Cracovie. Man. 1652 (copie).
- (22) D. Brahimi. *Appréciations sur le régime politique des états barbaresques*. Actes du colloque d'Aix en Provence 1972 : *Turcs et Barbaresques au XVIIIème siècle*.
- (23) M. Morsy. *Les récits de captifs comme source de l'histoire du Maroc au XVIIIème siècle*. Ibid.
- (24) J. Potocki. *Essai de logique*. Conclusion, op. cit.
- (25) Lettre de J. Potocki à Maria Potocka, née Rzewuska. 10 octobre (1809) Bibliothèque de la P.A.N. Cracovie, man. 6183.
- (26) Lettre d'A.J. Czartoryski à Malewski à propos des recherches historiques de Z.D. Chodakowski. 1818. Archives Czartoryski. Cracovie. 2993 (en polonais).
- (27) J. Potocki. *Mémoires sur un nouveau périple du Pont-Euxin ainsi que sur la plus ancienne histoire du Taurus, du Caucase et de la Scythie*. A Vienne, chez Schmidt, 1796.
- (28) Julius von Klaproth. *Reise in den Kaukasus und nach Georgien unternommen in den Jahren 1807 und 1808*. Halle und Berlin. 1812, p. 6-14. *Objets de recherche proposés par S.E. Mr. le Comte Potocki*.
- (29) M. Duchet. *Monde civilisé et monde sauvage au siècle des Lumières, les fondements de l'anthropologie des Philosophes*. p. 17-19. Dans le recueil : *Au siècle des Lumières*, Paris-Moscou, 1970.
- (30) A.S. Puškin. *Polnoe sobranie sočinenij v desjati tomach*. Oeuvres complètes en dix volumes. T. VI, p. 652 : *Putešestvie v Arzrum*, Voyage à Arzroum, Moscou, 1964 (en russe).

- (31) J. Skowronek. *Jean Potocki politicien éclairé ou conservateur ?* Actes du colloque J. Potocki, université de Varsovie, 1972, les *Cahiers de Varsovie*, n°3. Je publierai prochainement le texte inédit de ce plan dans les *Cahiers du Monde russe et soviétique*.
- (32) D. van Hogendorp, comte de l'Empire. *Mémoires*. La Haye, 1887, chap. XI.
- (33) De Pradt. *Du congrès de Vienne*. T 2, p. 162 et 189, chap. XXVII. voir aussi D. van Hogendorp. *Du système colonial de la France*. Paris 1817, 207 p., notamment la préface et le chap. IV.
- (34) V.A. Francev, *Poslednoe učenoe putešestvie grafa Jana Potockogo*, le dernier voyage scientifique du comte Jean Potocki, Prague, 1938, en russe et en français. Je me propose également de publier le *système asiatique* de J. Potocki, retrouvé aux archives du Min. des Aff. Etrangères de Moscou, dans les *Cahiers du Monde russe et soviétique*.